

LE JOUR, 1947
18 Février 1947

CARNAVAL

Traditionnellement, avant le temps de l'abstinence, la folie réclame ses droits. Mais de nos jours, on ne s'abstient plus que malgré soi, (après le carnaval comme avant). Par l'effet de la mauvaise administration de la planète.

Le carnaval, comme les fièvres païennes, les déchaînements de jadis, est une revanche de l'instinct sur les disciplines sociales. C'est le temps où il est plus ou moins admis qu'on se dérobe aux contraintes, le temps où l'homme manifeste légalement le goût du péché dont il porte le désir en soi.

Il ne semble pas que maintenant le monde ait des raisons de rire. Depuis des années il n'a ri que pour ne pas pleurer. Une succession de carnivals déments n'a apporté à l'humanité que des extravagances sanglantes. Maintenant les rêves pervers remontent avec l'amertume des alcools et les êtres humains trouvent une volupté à défier les lois.

Entre le Carnaval et les Cendres, entre le pur et l'impur, il y a tout le drame de Beaudelaire :
« C'est le diable qui tient les fils qui nous remuent ».

Et si les maîtres de la vie spirituelle regardent le spectacle avec tristesse, ils en tirent argument pour montrer ce que nous sommes quand nous échappons à l'esprit.

Rien n'est plus tragique qu'un certain équilibre qui gouverne le monde. Des montagnes d'illusions alternent avec des vallées de larmes. Il n'est pas de joie nocturne qui ne soit facturée dès le matin. Il n'est pas de bonheur qui ne porte en soi les germes d'une angoisse ou d'une détresse.

Mais le carnaval est là avec ses promesses d'oubli, son heure de déraison. Nous le prenons pour ce qu'il est : un cortège de masques. Et nous regardons d'un œil indulgent la comédie de la joie dont les dernières répliques sont toujours celles du destin.